

XYZ. La revue de la nouvelle

Jessica bleu lavande

Jean Pierre Girard



Numéro 121, printemps 2015

Jardin : un enfer de morceaux de paradis

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73580ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, J. P. (2015). Jessica bleu lavande. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (121), 24–28.

Jessica bleu lavande

Jean Pierre Girard

À cause d'un regard
Maintenant plus rien ne nous sépare
Je suis amoureux
De la dame en bleu.

MICHEL LOUVAIN, *La dame en bleu*

SUR LE PONT JACQUES-CARTIER, direction Montréal, je roulais vers une autre journée de réunions soporifiques ponctuées de sourires composés et de grognements polis, supplices modernes interrompus par de brèves sorties aux toilettes afin de pisser mes cafés. Mes assentiments silencieux et ma discrétion bourrue feraient à nouveau jaser, deux ou trois culsterreux les prendraient pour de l'arrogance, mais ils peuvent bien s'étouffer avec leur nœud de cravate, cette attitude était la seule façon pour moi de supporter leur quotidien, et je tenais à mes boucliers. Il y aurait Jessica, par contre, ce matin-là, autour de la grande table ovale, Jessica qui dessinerait des oreilles de lapin sur une tablette quadrillée pendant que Marcoux jouerait son rôle de vice-président visionnaire en martelant pourquoi il fallait à tout prix redorer l'image de nos produits de merde, surtout en province. Le parfum de lavande de Jessica sentirait bon, un havre, un jardin dans le bitume, une oasis, une possibilité de la vie, je m'accrochais aux petites choses encore possibles de l'existence, comme un imbécile. Il y avait d'ailleurs fort longtemps, ce matin-là, que je n'avais pas croqué dans les choses de l'existence en question, que je n'avais pas enlacé Jessica, embrassé Jessica, dans ses effluves de lavande, et que je ne la voyais plus hors du bureau : plus envie, comme un con, comme bander mou. Et cette absence d'envie me dégoûtait. Après le départ de ma femme, il y a eu une grande ligne blanche sur l'horizon, sans musique aucune, terrifiante, puis longtemps après, il y a eu

24 Jessica, qui lentement se dégageait du ciel et marchait vers

moi, des lys et des muguets plein les bras. Et puis un soir, oui, il y a eu les bras poreux de Jessica, sa bouche, ses draps où j'ai dormi quelques fois, mais ensuite j'ai renoncé, et je n'ai plus touché à qui que ce soit, moi y compris, imbécile fini qui voit les souvenirs de sa vie courser comme des bagnoles sur un circuit d'essai en forme de huit, tournis incessants dans un boucan de moteurs et de bielles qui rendent l'âme, on dirait mon cœur. Et j'ai brisé celui de Jessica, je sais, je crois. Je crois.

Sur le pont, je venais de croiser l'amas de tiges rouillées qu'on appelle La Ronde, et j'ai pensé que le temps des manèges était loin pour moi, mes deux garçons sont grands, eux-mêmes parents, et exilés. Ces ingrats diplômés m'envoient des cartes postales numériques sur lesquelles mes petits-enfants, Steeve et Britney, m'écrivent en anglais. Britney, bon sang : sa grand-mère s'appelait Yvonne et son grand-père, Henri. Britney, câlisse : ça donne le goût de manger de la farine. Où donc réside mon interminable faute, je m'écœure...

Je roulais néanmoins en vase clos, me posant les mêmes questions stupides, habitué à ce trajet comme à une verrue qu'on palpe dans les réunions. J'allais aborder ce qu'on appelait à l'époque la courbe de la mort, pour ensuite négocier la boucle vers le boulevard René-Lévesque, lequel s'appelait Dorchester pendant mes années d'études, mais personne ne se souvient de ça, tout le monde s'en fout, ce pays est un ramassis confus d'orgasmes immédiats qui tombent immédiatement dans l'oubli, y compris pour un presque retraité aigri qui fait un peu chier, on ne me l'a pas dit en face, mais je l'ai entendu aux toilettes, et je suis d'accord.

Et c'est à ce moment que je l'ai vu, lui.

Dans la courbe de la mort, il roulait en sens inverse ; il venait donc à ma rencontre, je pourrais le dire comme ça.

Je ne dévisage jamais qui que ce soit au volant, je me dis que c'est dangereux, qu'on pourrait être attiré par la profondeur du regard de l'autre, et qu'en voiture, une attirance pareille, ce n'est pas une bonne idée.

Mais lui, je l'ai vu distinctement, cet homme qui pleurait au volant.

Une si grande tristesse.

J'ai vu ses larmes rouler sur ses joues, perles fuyantes dont je serai à jamais le seul témoin. Et son désespoir contraint, sa propre retenue douloureuse et cruelle, je les ai bien vus aussi.

De son côté, je sais qu'il a remarqué que je ne pleurais pas.

J'ai saisi comme un coup de fouet à quel point il avait raison à propos de nos trajectoires respectives, violentes et ridicules. Il montait en pleurant vers le soleil ; je descendais avec mon amertume vers la ville sèche. J'allais négocier la même courbe sordide en espérant des effluves de lavande et des oreilles de lapin de la part d'une femme dont j'avais brisé le cœur. J'avais besoin d'un café très fort, j'aurais voulu goûter le café très fort de ma femme, mais elle était morte depuis trop longtemps, c'était peine perdue.

Je me suis rabattu sur la droite, provoquant un impressionnant concert de klaxons, j'ai emprunté la courbe, mais j'ai été obligé, oui, obligé, de m'arrêter un peu plus loin, sous le pont, sur la droite de la rue Maisonneuve, je dis bien obligé, oui, deux pneus sur le trottoir, clignotants d'urgence, je manquais d'air, j'étouffais.

Car cette souffrance, ce désespoir, ces larmes, je les connaissais.

Cet homme, on aurait dit mon double affreux, comme un miroir qui passerait en trombe le long de ma voiture, comme un fauve qui bondissait vers moi. C'est impossible, au volant, de retenir ses larmes ; on se sait seul, on se croit plus seul encore, je connais absolument le gouffre de ces sanglots-là.

C'est à ce moment que j'ai eu le pressentiment dont la matérialité, ou plutôt la vérité, ne me quitte plus : certitude immaculée. J'étais certain que le corps de cet homme basculerait d'une seconde à l'autre du pont et que ses os viendraient se fracasser à mes pieds. Il avait sans doute déjà arrêté sa voiture, trouvé le moyen de franchir les barrières anti-suicide, et il allait sauter. Comme ma femme. J'ai su que ça arriverait

Une pareille certitude n'est pas simple à éprouver, mais parfois, je suis apaisé d'avoir été à ce point certain qu'il sauverait. Apaisé d'avoir su. C'est terrible de penser à soi quand un homme va mourir, et qu'il ira rejoindre ma femme dans le septième cercle de l'enfer de Dante, mais ma certitude, parfois, me rassure, ou alors elle nettoie quelque chose, je ne sais pas.

Je regardais le pont, je tremblais, c'était le moins que je puisse faire pour cet homme, une sorte de fraternité je suppose.

Je pensais évidemment à ma chère épouse, qui n'avait trouvé que ce chemin-là pour sortir d'ici.

J'ai entendu, à la radio, la voix de Michel Louvain, « À cause d'un regard, maintenant plus rien ne nous sépare... », et j'ai d'un seul coup trouvé ma ville et mon complet trois pièces grotesques. La chute d'un homme en larmes, sur cet air-là, c'est forcément que le diable existe; j'espère que cet homme et ma femme danseront ensemble dans les flammes. Les clignotants d'urgence de ma voiture battaient l'exacte mesure du rythme de *La dame en bleu*, « Je suis amoureux de la dame en bleu », c'était macabre, mais que pouvais-je y faire, je me tenais dans l'ombre du pont, et des minutes acérées ont traversé ma peau, comme les lames d'un rasoir jetable.

C'était beaucoup pour un seul homme, cette matinée-là, j'avoue.

Le temps a passé.

À la chanson de Louvain a succédé une autre, puis une autre. J'avais mal au cou. Une voiture de police s'est arrêtée derrière la mienne, et une policière avenante s'est informée de ma situation, de mon état, peut-être de ma vie, tout est possible, je ne connais rien aux agents de la paix.

Je lui ai dit que ça allait.

Je regardais toujours le tablier du pont.

Rien.

Aucun suicide.

Après quelques secondes de silence, j'ai répété à la policière que ça irait, maintenant.

Elle était d'accord. Une fille vraiment sympathique.

Elle m'a dit: «Tant mieux, monsieur...», en faisant le tour de ma voiture, puis m'a demandé de circuler, ce que j'ai fait de bonne grâce en reprenant le chemin du bureau.

Je me suis excusé de mon retard à la réunion et me suis assis à la table ovale. Jessica était cruellement absente, mais le café était fort et très bon, j'en ai pris une tasse, puis une deuxième.

Un peu avant midi, à la surprise de pas mal de gens, je crois, j'ai projeté haut mon bras droit vers le plafond en criant «Oui !!! », donnant ainsi mon accord lors d'un vote à main levée, quand Marcoux vice-président nous a demandé si nous accordions les budgets nécessaires afin que les espaces extérieurs du bureau soient recouverts de terre noire et semencés de lavande. Une sorte de jardin urbain ; idée géniale.

Jessica est arrivée pendant le vote, comme un cadeau.

Devant la porte de la salle de réunion, elle s'est arrêtée et m'a regardé, intriguée ; j'avais toujours le bras en l'air pour voter oui.

En franchissant le seuil, faisant ainsi exploser dans la pièce des bouquets infinis de lavande, elle a saisi avec un réel bonheur à quel point elle avait eu raison d'attendre aussi longtemps, aussi patiemment, pour cet imbécile, moi.

Sans dire un mot, se dirigeant vers ce fauteuil immense qui était le sien, elle a levé le bras pour voter, sans savoir de quoi il retournait.

Elle portait une magnifique robe blanche, que je voyais bleue.